

Jean Morisset
Université du Québec à Montréal

L'échappée géopoétique...

Pour Kenneth White... que je viens de relire avec délectation;
et aussi, pour Virginie Boréale, en réponse à sa requête
pour une contribution théorique.

Les lieux véritables ne sont marqués sur aucune carte...
[ils occupent le verso de l'espace!]

Adaptation d'un texte de Herman Melville

À mi-chemin entre le regard et le langage, entre l'inspiration et le savoir, surgit parfois un instant d'illumination qu'on pourrait appeler l'échappée géopoétique. Quelque part du côté du rêve et de la mémoire, au-delà de la course prévue et de la navigation envisagée, comme un voilier d'oies-des-neiges saisi par la dérive des glaces au printemps.

Faut-il demander au baromètre de l'espèce l'explication d'une telle échappée, en imputer la venue à quelque distraction du firmament... à la dérive de la raison sous le chenal du désir? Ou s'agit-il d'un effort conscient de la volonté pour transcender le masque de la réalité? Mais tout cela à la fois, bien sûr! Il est des paysages qui surviennent comme des états de grâce pour s'estomper aussitôt dans leur propre sillage. C'est alors qu'on se demande si tout effort d'imagination pour tenter de restituer de telles intuitions morphologiques, de tels sentiments géographiques, ne constitue pas que vaine tentative. Car il existe au fond de la mémoire latente, un voyage-paysage précédant le langage, une morphologie de l'espace antérieure au cheminement du corps.

Jean Morisset, « L'échappée géopoétique... », Rachel Bouvet et Kenneth White [éd.], *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 18, 2008, p. 31 - 47.

L'ÉCHAPPÉE GÉOPOÉTIQUE...

À réfléchir à ces questions, on se demande s'il n'est pas quelque périple premier dissimulé par l'écriture et dont seules les formes de la terre détiennent le secret. Comment y accéder alors depuis l'écriture même qui en a dissimulé l'empreinte? Comment, en d'autres mots, accéder à la mémoire de la neige fondue? Comment lire l'inscription de la glace sur la toundra sans pressentir la dramaturgie géologique qui en a orchestré les mouvements?

Quand Kenneth White dépose son sextant au voisinage du plateau de l'albatros pour appréhender les courants du monde ou lorsqu'il s'adresse à l'Académie des mouettes pour en dégager le poème, c'est peut-être ce qu'il tente de signifier? Depuis la crête de l'entre-deux, existe-t-il sur la planète déambulation géopoétique plus entière que celle qui poursuit la lumière du grand large dans un monde obscurci par la raison pure et la romance cartésienne?

*

Devant la banquise disloquée autour d'Igloolik (Nounavoute), j'ai souvent réfléchi à ces questions au milieu des formes inépuisables des sculptures de la débâcle défiant l'imaginaire le plus délinquant. Me demandant alors si la glace et la pierre n'ont pas été les premiers écrivains s'adressant à une humanité en quête de dieux, de beauté et de sens géographique.

À force de chercher les manuscrits de l'évidence parmi les parchemins de la terre et les incunables de l'espace, je me raconte parfois que les géographes constituent les tout derniers explorateurs à tenter de résister à l'histoire écrite et à la mémoire officielle. Je me dis aussi que pour tous ceux qui transportent dans leur carquois des cartes pour repérer le lieu, le seul emplacement qui les attire vraiment est celui qui s'inscrit dans les archives du vent. Mais une fois cela dit, je me demande aussitôt s'il n'est pas quelque proposition complémentaire qui

JEAN MORISSET

s'impose. À savoir que les coureurs d'espace, sans forcément se vouloir orphelins du temps, tentent plutôt de s'en servir comme tremplin pour aborder un univers transcendant l'échelle des siècles. Qu'il soit géométrique, cosmique, ferme ou volatile, comment courtiser alors le temps spatial issu du jeu des plaques tectoniques et des poussées orogéniques, des réflexions précambriennes et des épanchements sédimentaires dont on peut parfois pressentir l'immanence à travers la piste de l'intuition? Bref, comment aborder le paysage primal antécédant le langage des hommes?

*

J'écris ces lignes en pleine saison de transhumance, alors que s'estompent les ultimes pâturages de l'été. Avec l'arrivée des manitous de l'automne, les eaux encore chaudes du fleuve reçoivent les premières poulèches du sous-zéro et voilà qu'on assiste à la parturience du frimassé sous une nuée de vapeurs roses et flavescents. Recouvrant les grès rouges d'un blanc festonné, une pellicule de verglas adoucit les arêtes des schistes rouges. C'est ainsi qu'apparaissent les premières gerbes de l'hiver avec l'éclosion des bourgeons de la glace. Il n'est pas encore sept heures et le soleil qui s'amène aura vite fait d'emporter ce spectacle au point où l'esprit se demandera s'il n'a pas été l'objet de quelque hallucination géopoétique. Si, par contre, l'onde de froid décide de persister ces jours prochains pour s'accompagner d'une neige grasse et épaisse, le paysage en sera altéré au point de rendre illusoire toute impression géographique antérieure.

Moment d'« espace équinoxial » trop bref où les saisons s'entre-touche par la peau de leurs marges. Espace de temps sans nom où l'automne continue d'estiver sous les courants de l'hiver, et l'hiver de se retenir sous les sursauts de l'été. Un bateau passe. Autant s'immiscer subrepticement dans la timonerie pour jeter un coup d'œil au carnet de bord.

L'ÉCHAPPÉE GÉOPOÉTIQUE...

1) 29 octobre 2005, changement de quart, huit heures et quelque.
Entre le plus-zéro et le moins-zéro. Rien à signaler, sinon...

Depuis le bastingage, une paix profonde envahit les eaux jusqu'à la grève. À travers le silence d'un couple de cormorans en méditation sur un bloc erratique, on sent dialoguer les millénaires. La tribu des goélands épars se rassemble sur les crans et les derniers voiliers de sauvagines longent la bordure des vapeurs parfumées.

Accueillant au fond de ses baies et de ses rentrants les rumeurs de l'arctique apportées par les oies blanches, le fleuve adopte des teintes si subtiles qu'elles se distillent aussitôt. Seul le silence prolongé de l'espace arrive à saisir le langage de l'univers entre la laisse des joncs et les bois de dérive, le reflet mouillassé des cailloux contre le miroitement des eaux et le décalage du temps sur la croupe des marées. On éprouve un sentiment de proximité lointaine, une nostalgie imprescriptible... comme si le sens des mots prononcés par la nature ne pouvait nous parvenir qu'après leur départ?

2) 07 novembre 2005, près de neuf heures.
Phénomène d'une rare intensité...

Alors qu'un vaisseau longe l'Isle Minigo [l'Isle d'Orléans des Français] sous un vent d'ouest d'autant plus violent que le soleil se fait plus riant, un arc-en-ciel démesuré dont on aperçoit l'hémicycle au complet se met soudain à avancer à grandes enjambées depuis le milieu des eaux jusqu'à la grève. Une pluie intempestive poussée à l'horizontale par des forces décuplées transforme le chenal en monceaux d'écume, des flots furibonds déferlent contre les franges de l'arc-en-ciel. En intervalles de quelques secondes, le firmament se couvre, se découvre, se recouvre, se trans-couvre; les montagnes mugissent pour se taire aussitôt sous le flux de vapeurs enveloppantes, puis le

JEAN MORISSET

fleuve se sépare en deux grandes laies : une ceinture d'un vert glauque traversé de raies jaunâtres indique la présence d'un wendigo sournois décochant le jet de ses flèches; au niveau du chenal, une étendue plus calme d'un gris albâtre irisé de tresses bleues jouant avec leurs nattes révèle l'esprit-femme de la Qu'Appelle¹ des profondeurs. Devant tant de labourages et de contre-clapotis, les goélands ont peine à naviguer et les corneilles impressionnées n'arrivent même plus à croasser leur désarroi. Secoué par la houle du grand nordêt qui tourne à l'ouest, le vaisseau s'engage dans le chenal sud sous les avant-signes d'un faux calme qui avale l'arc-en-ciel.

3) 24 novembre 2005, autour des sept heures.
Spectacle évanescent à moins 10° C sous le
sans-vent.

Le froid crisse des dents depuis le haut-firmament dégagé au moment où se glisse au-dessus de l'horizon un soleil radieux sur des eaux encore plus chaudes que l'air. Phénomène qui fait naître, au large, de vastes colonnes de nuées nettement séparées les unes des autres et qui défilent à une cadence militaire. Le vaisseau qui descend le chenal avec la marée ralentit sa course sous les vapeurs qui l'envahissent soudain alors que les rayons du levant ceignent les colonnes dans toute leur hauteur pour les transformer en flambeaux ambulants éclairant tout le septentrion de l'univers. Et voilà qu'en moins d'une minute un flux rubicond transforme le chenal en flambées sanguines se projetant contre le poitrail du nord. Les eaux de la rive lancent vers le ciel des arcs-en-ciel multiples sous des ululements de surprise : une volée de mouettes blanches traverse le fleuve alors que leur plumage se fait multicolore sous la risée solaire... On entend en aval un autre vaisseau signaler sa présence, sa coque réfractant les flèches verticales que le soleil lui décoche. Moins de cinq minutes ont passé et

¹ Selon la légende voulant qu'en Saskatchewan la rivière « Qu'appelle » porte ce nom en raison d'une jeune femme explorée appelant éternellement son amant évanoui dans l'air du temps.

L'ÉCHAPPÉE GÉOPOÉTIQUE...

voilà qu'un brouillard épais dissimule d'un coup le paysage sous le trop-plein de vapeurs.

L'éclatement de la lumière s'est tu aussi brusquement qu'il avait surgi. Il fait une brume crue saisissant le corps jusqu'aux os, le vent se lève d'un bond, des bruissements secs et des cris de douleur surgissent des premières glaces qui se disloquent et des membres de l'espace qui se rompent. Tout s'est passé si rapidement que le fleuve en entier vient de basculer dans l'illusion.

Que faire au juste de tout cela?

Laissons le livre de bord à ses obligations, le fleuve à ses métamorphoses, pour gagner la terrasse post-glaciaire. Là d'où on peut observer à loisir les rives de l'histoire et s'attarder quelque peu au sentiment de la pensée devant le flux de la planète.

*

Géopoétique, géopoétique, qu'est-ce à dire?

Dès qu'on s'avise de réfléchir à l'arrière-plan théorique sous-jacent à la trajectoire poétique, on se voit ramené à un constat que nul n'a su mieux exprimer que Derek Walcott, l'écrivain franco-créole issu de l'isle de Sainte-Lucie – espèce de Jack Kérouac tropical ayant, tout comme celui-ci, rédigé presque toute son œuvre en anglais. « Je suis tellement remué par la richesse dont se trouve investie la Caraïbe, avouet-il en substance, que j'en suis gêné, débordé... » Comment assumer une telle surabondance? Que peut l'écrivain devant le spectacle du monde? Devant le déploiement de la terre? Est-ce là ce que propose la géopoétique? Se faire à la fois témoin et traducteur de la terre par rapport aux traditions intellectuelles qui se sont efforcés de s'en séparer? Comme le rappelle, sens philosophiques à l'appui, l'écrivain Michel Serres :

JEAN MORISSET

J'ai beaucoup observé que les philosophes qui m'ont précédé – par exemple, Jean-Paul Sartre – étaient des philosophes pour qui le monde n'existait pas. Il n'y avait pas de plaine, pas d'arbre, pas de montagne ou de fleuve dans leurs ouvrages. Cela m'a toujours paru un manque extraordinairement grave. Personnellement, je me réfère souvent à la mer, parce que, de la façon la plus loyale possible, un philosophe doit se référer à sa propre expérience et pas seulement à la citation de textes qu'il a pris dans sa bibliothèque. On a beaucoup oublié, depuis un certain temps, le rapport au monde, qui a été perdu à la faveur d'un rapport au langage².

Dérék Walcott considère justement la Caraïbe comme le creuset fondateur et la mémoire même de l'aventure américaine³ dont les autres formations de l'hémisphère constituent à la fois l'extension et la périphérie, depuis le Brésil jusqu'au Canada. Un peu comme si la Mer des Antilles – la « Méditerranée des Amériques », pour reprendre un parallèle consacré – incarnait l'espace-charnière d'où tout est parti. En d'autres mots, l'univers premier des Amériques qui attend depuis toujours que surgisse un Homère du Monde Nouveau pour en exprimer la quintessence évasive et l'identité mouvante⁴. Soit. Mais qu'en est-il, en comparaison, de la position de l'écrivain créole du Canada face à la géopoétique émanant de sa propre terre? Face à la symphonie sans fin du baroque précambrien et du concerto de la glaciation?

² Rapporté par Jean Royer dans « Michel Serres, sous la culture la sensation » in *Le Devoir* (Montréal), 12 avril 1986.

³ Le mot « américain », écrit selon l'ancienne graphie française, est utilisé ici pour référer à l'ensemble de l'hémisphère.

⁴ C'est là d'ailleurs le projet que poursuit Walcott à travers sa vaste ode poétique intitulée « Omeros ».

L'ÉCHAPPÉE GÉOPOÉTIQUE...

Entre les fondements algonquiens et les dépôts fluvio-glaciaires dont se voit impari le Canada sous sa mante forestière et sa forêt de rivières, comment ne pas répondre à Walcott que son émotion et sa gêne, son trop-plein créateur et sa faconde géographique sont joyeusement partagés! Pendant que dansent autour du feu l'ancêtre malouin, basque ou viking en compagnie du chamane micmaque ou athapaskan, alors que s'activent l'esprit de l'hiver et les dieux de la mer — sans oublier la grande gigue des quatre saisons, le jongleur de la fardoche, le conquérant britiche, son engagé celtique, etc. Au carrefour de la Grande rivière de Canada et du Mesçachébé (Mississippi) — le père des eaux —, entre le ciel du Nord et les mirages de la Prairie secoués par les aurores boréales et l'oiseau-tonnerre, de Nanabouche à Gousse-Cap, une magie secrète n'a cessé de traverser l'histoire de ce pays et de féconder la mémoire de la tente tremblante. Projetant le canot de la chasse-galerie jusqu'aux galaxies de minuit sous les coups d'aviron battant les tambours de la sauvagerie fondatrice, un pays est né. Ni plus jeune ni plus vieux que le reste du continent, il a en partage une géopoétique qu'il a à peine commencé à porter aux quatre coins des Amériques. Comment la situer à travers les vastes mouvements telluriques et la mouvance artistique de l'hémisphère?

Depuis l'Europe et le monde franco, on a parlé de « réalisme magique » pour donner une étiquette à la littérature née autour d'Aléjo Carpentier et des écrivains du pourtour caraïbe, y compris García Márquez. Quelques décennies plus tôt et passant lui aussi par la Caraïbe, André Breton proposait l'idée de surréalisme pour exprimer sa vision d'un au-delà du réel, alors qu'André Malraux invoquait la métamorphose d'un art dit naïf devant la découverte des peintres de l'école saint-soleil en Haïti. C'est à peu près dans le même esprit de désignation du monde nouveau que les Français, après avoir créé l'idée d'une Amérique latine, parleront d'Afro-Américains en relation au Brésil, Cuba, la Louisiane, etc. Comme s'il pouvait exister un Brésil non-afro, une Caraïbe

JEAN MORISSET

non-afro... une musique américaine en dehors du jazz-reggae
trouva-complainte blouze-soul bossa nova quadrille-foro, etc.,
de Copacabana au Labrador?

C'est ainsi que l'Europe étonnée et séduite, surprise et critique, passe au-dessus de nos têtes en inventant constamment quelque catégorie pour y déposer nos âmes et consommer notre substance afin de nourrir son inspiration. Le cinéaste brésilien Glauber Rocha a exprimé mieux que quiconque son sentiment à ce sujet. Nous avons faim, d'avouer celui-ci, nous avons faim d'une faim insatiable et indéfinie, nous avons faim de notre propre faim et l'Europe transforme notre faim en plat exotique pour s'en sustenter. Le syndrome de « ma-cabane-au-Canada », de « mon-cagibi-en-Caraïbe » ou du « pain-de-sucre-en-Gouanabara » a beau battre de l'aile, il renvoie à une autre nostalgie, celle de l'Amérique perdue dont seul l'homme premier, métissé chez lui, mais pur dans sa métaphore, fait rêver tous ceux qui ont été privés de « La Traversée » dans l'espace des grands passages transatlantiques.

Si je rappelle ces mouvements intellectuels, c'est afin de cerner pourquoi personne n'a cru devoir exprimer sentiment comparable vis-à-vis de la Géopoétique telle que proposée par Kenneth White. Un tel mouvement aura eu beau demeurer jusqu'ici largement européen (à l'exception des pointes poussées à la Martinique, au Québec et en Calédonie-Nouvelle), c'est à l'occasion de son parcours de la « Route bleue », tout au long de l'ancien Labrador nord-côtier, que Kenneth White avoue avoir ressenti l'intuition géopoétique de la façon la plus prégnante. Comment s'articule la différence avec le surréalisme à la fois sur le plan de la pensée, du cheminement et du rapport au « monde du dehors »? Quelqu'un se chargera bien un jour d'aborder ces questions de façon substantielle. Je ne veux suggérer ici que cela tient à mon sens au double fondement, à la fois géologique et aérien, intellectuel et sensible, qui sous-tend l'appréhension et l'intention de la Géopoétique. Entre la terre profonde et le monde du dehors, le

L'ÉCHAPPÉE GÉOPOÉTIQUE...

sous-bassement hercynien et le monde calédonien, l'écorce celtique et le plateau de l'albatros, j'ai le sentiment que Kenneth White ne se situe ni en Europe ni en Amérique mais quelque part sur le « mid-atlantic ridge » de l'esprit, sur la ligne de crête entre le monde et sa réfraction, l'essai et la poésie.

*

J'aime bien me raconter, pour ma part, que la géopoétique procède d'une écriture créole de la terre, en bordure de la mer, pas trop loin d'une piste d'envol pour l'esprit. Par créole, j'entends la résultante d'une rupture jamais entièrement colmatée ni non plus repliée autour d'elle-même, car on y sent les embruns du large. En d'autres mots, un air de la terre qui ne saurait naître sans la mer; une proposition qui ne saurait se négocier à partir de la seule pensée, ni se décrypter à partir du seul langage écrit, car une telle écriture renferme autre chose qu'elle-même en réserve.

De même que le voyage ne saurait être défini ni par son point de départ ni par sa ligne d'arrivée, la géopoétique apparaît justement comme le voyage qui se profile au-delà du voyage... et cela, au-delà du continent perdu par la découverte! Le savoir finit toujours par se substituer à la découverte et tout voyage accompli est un rêve qui s'évanouit. Comment échapper à l'un et à l'autre... au rêve perdu par le savoir et au savoir imposé par la raison? Après avoir lu *Lord Jim* de Conrad des dizaines de fois, Alberto Manguel affirmait un jour qu'il donnerait une fortune pour retrouver l'état de grâce de la première lecture qu'il en fit.

Comment conserver à la fois la grâce et l'état? Comment courtiser l'espace intermédiaire laissant à l'inspiration première le loisir de subsister malgré la tentative d'explication? La géopoétique s'avère une aventure de l'autre côté du savoir et qui tente de résister avec fermeté contre toute tentation de sagesse.

JEAN MORISSET

Entre l'inspiration et le *knowledge*, l'échappée géopoétique procède d'un élan pour faire ressurgir la mémoire géologique gisant au fond de nous tous. Comment retrouver à travers le paysage la déambulation première qui a suscité au départ une émotion tellement forte qu'elle a éclaté un jour en langage? Flocons de firmament, désirs de la pierre, morphologie de la glace qui se bousculent ou se lissent les uns contre les autres dans un *overflow* de scriptures et de labourages; géo-glyphes qui se métamorphosent en paroles étourdissantes de beauté, en paraboles déversées par les éléments eux-mêmes.

Poussée par les rhizomes du vent, enfouie sous les racines de la mer ou s'exhumant de la neige fondante, la géopoétique navigue entre les vieux socles chamaniques de la planète et les plaques tectoniques de la poésie. Face à l'invitation de l'espace et à la traversée de l'horizon, joyeuse entreprise de libération en quête de lumière au-delà de toute prescription dogmatique.

*

Vient un temps où la pulsion tellurienne, la puissance du grand large l'emportent sur toute vulgate compensatoire.

Debout au centre de l'Arctique, seul au milieu de la terre sans arbres, j'ai été amené un jour à réfléchir devant le Haut-Arctique qui précipitait par le goulot de Fury & Hécla toutes les glaces disloquées de l'été polaire alors que de vieux blocs glaciels à la carcasse consolidée continuaient depuis des années de résister aux attaques de la sublimation. Témoins-sentinelles des siècles, ces derniers constituaient la plus impressionnante collection d'œuvres d'art vivantes de la planète, la densité la plus intense de sculptures et d'architectures défiant les lois de la gravité et tout effort des beaux-arts pour deviser le monde!

L'ÉCHAPPÉE GÉOPOÉTIQUE...

Isles flottantes aux mille formes, monticules en colère, glaçons vociférants ou accalmies tremblantes d'un silence sidéral qui s'agitaient au milieu d'une manne de détritits et de planctons derrière la poupe de la mer sous la morsure des glaces. Baleines à bosse, phoques barbus, bélougas, morses puants, oukdjouks éclopés, nanouks triomphants, aqviks... avaient gagné ce paradis nutritif mobile qui constituait, l'espace d'un coup de vertige, l'une des plus fortes concentrations de mammifères marins de la planète.

À considérer la ligne de rivage de la basse marée disparaissant à moitié sous les amas et les décombres du pack à la dérive, à observer d'un œil amusé quelques blocs erratiques enlacés croulant sous les effusions de gros blocs glaciels, les mouettes et les sternes criant leurs commentaires à qui veut les entendre; à se voir assaillir par ces nappes de charriage englacées, alors que les fragments de silence éclatent sous la stridence de la lumière et que le vertige se joue des mirages, et réciproquement, comment ne pas éprouver la sensation première de l'univers en formation?

Saisi soudain par le souffle simultané de deux-trois baleines de part et d'autre d'une isle de glace tanguant sous le déplacement de leur fuselage, je me suis dit que ces formes pérennes, animales, merriennes et glaciales, ont forcément informé la pensée première, instigué les rêves, fait sourdre les sentiments et lancé à qui veut s'en saisir les premiers mots émergeant du magma. Où se trouve le langage de la terre à travers le langage initial de la mer? Où se trouve le langage de la mer dans le langage des mammifères qui nous ont précédé entre les eaux et la terre ferme? Et surtout comment accéder à la pensée des glaces, c'est-à-dire de l'eau ferme qui soutient les kamiks du chasseur?

Je n'ai su que répondre à toutes ces questions. Sans arriver pour autant à taire ma réflexion. À laisser l'esprit souffler un moment afin de résister au désarroi devant l'infini du sans nuit,

JEAN MORISSET

de la même façon qu'on ferme les écoutilles sur le pont d'un vaisseau pour contenir les assauts de la houle.

J'ai demandé alors à un Inouk inspiré ce qu'il pensait de la pensée — what do you think of the « do you think »? —, du langage — do you think you speak or that you are spoken by the land? — et de l'esprit... issouma, issouma, qu'est-ce à dire! Allez, chasseur de glaces et déambulateur du polaire depuis cinq millénaires et quelque... allez, dis-moi, qu'est-ce que le chant des banquises t'a apporté comme phonèmes inédits dans l'histoire de l'humanité! Il m'a fait un quoi-what bilingue franco-anglo, en poussant un éclat de rire repris par toutes les glaces : « Are you crazy or what? » L'un et l'autre, je crois.

J'ai repris ma question autrement. Je veux dire... I mean... qu'est-ce que le silence de l'hiver sans jour sous une pleine lune blanche projetant, telle une pieuvre cosmique, ses longs membres bleus ombragés sur la poitrine de la nuit polaire jusqu'aux ourlets de l'horizon, jusqu'aux nounataks de l'infini... je veux dire... qu'est-ce que tout cela a apporté a créé comme mots nouveaux, comme sons antérieurement non prononcés par ta langue avant qu'elle quitte la Sibérie? Après mille années de neige et de glace, l'esprit devient un peu façonné par ce qu'il voit? Non? Je veux dire... la *convivencia* avec la glace, la fréquentation assidue des crevasses, des séracs, le dialogue quotidien avec la mort, la faim et la vie, les jacassements entremêlés d'un amalgame de sternes devant un iceberg qui bascule, le sifflement de la glace qui éclate sous le sous-zéro ont forcément amené des sons nouveaux dans la caisse de résonance des chants de gorge, non?

Il m'a fait alors une réponse évasive... genre... avale une autre bouchée de poisson cru et remercie la mer qui te l'a apporté — la mer et moi, ah! ah. Et puis il a ajouté que le seul défi du chasseur attendant des heures et des heures durant sous le froid et le vent que le phoque se pointe à son trou à

L'ÉCHAPPÉE GÉOPOÉTIQUE...

respirer afin de réussir à harponner sa survie... le seul défi du chasseur assailli par la faim et par ces centaines de pensées qui ne cessent de circuler au-dessus de son capuchon comme autant d'aurores boréales dans le ciel, le seul défi est de laisser les pensées à elles-mêmes et de ne pas se prendre trop souvent pour une aurore boréale. Mais il n'a pas réussi à me faire taire. J'étais possédé d'un sentiment de géopoétique. Je me disais que le langage était né de la glace et des formes de la terre à l'époque où nous étions encore anthropoïdes et qu'une telle mémoire devait encore exister quelque part.

Je me disais que le langage était né de l'hiver. De l'hiver à la porte du printemps devant la dislocation des glaces.

Et c'est alors que m'est revenue en mémoire une autre situation où se formulait en des termes et un milieu passablement différents une idée similaire que je tenterai de cerner ici pour conclure.

*

Au cours des années soixante, je m'étais retrouvé à la mi-été en expédition dans un monde de rivières en étiage et un labyrinthe de lacs à demi desséchés dans les Territoires-du-Nord-Ouest. C'était un peu plus haut que le Lac la Martre, vers le Haut-Mackenzie, du côté d'un pays au nom s'enfuyant dès qu'on s'avisait de l'attraper, à peu près comme un gibier.

La couverture topographique au vingt millième n'existait pas encore. Les seules cartes à échelle canotable dont on disposait consistaient en de larges feuillets dépourvus de tout toponyme et dont les éléments géographiques étaient marqués d'un seul trait noir ceinturant une seule teinte, le bleu. On y avait donc reporté, sous un bleu plutôt pâle, les rivières et les eaux lacustres; tout le reste, terres, boisés, muskègues et marécages confondus, n'était marqué par aucun autre signe distinctif que le blanc, c'est-à-dire le non-bleu. Si bien que

JEAN MORISSET

c'est le même trait qui circoncrivait, d'un côté, les lacs et les rivières, et de l'autre côté, la forêt incolore qui occupait le reste du feuillet et se confondait avec tous les accidents géographiques. On pouvait toujours deviner depuis le canot, par observation directe, qui était quoi, quitte à se tromper... Le document cartographique ne renfermait que de grandes plaques d'aplats bleus et blancs. Bref, si jamais on se perdait, il n'y avait qu'à consulter ces cartes pour se perdre encore plus!

À l'occasion d'un bivouac, un compère autochtone de l'équipée, toujours un peu distrait... un peu inquiet, se mit à observer attentivement l'une de ces « cartes provisoires » afin d'identifier, à l'aide de son doigt, le parcours qu'il connaissait pourtant bien, mais dont il n'arrivait pas à reconnaître quoi que ce soit sur le document. Tous les autres membres de l'expédition – j'étais le seul extérieur au groupe – de s'esclaffer soudain d'un rire sonore à la remarque que voilà. « Pourquoi les Blancs ont-ils fait ces cartes en hiver, s'exclama-t-il? » Quoi... quoi? Que dis-tu?

C'est alors qu'on comprit de quoi retournait cette remarque. En confondant l'ouest avec le nord et le sud avec l'est, notre compère avait fait, en creux et à l'inverse, la lecture de ce que la carte prétendait révéler à ses yeux. À travers les plaques marquées de blanc (blanc pour neige, évidemment), il avait cherché à identifier les lacs couverts de neige au milieu de l'hiver! Si bien que, en contrepartie, il avait cru que toutes les autres surfaces teintées de bleu (disons, d'un bleu sapinage) représentaient à ses yeux l'été et la forêt. Puisque ces grandes feuilles de papier avaient comme objectif de guider le voyageur, comment aurait-il pu en être autrement? À travers le lacis des lacs, des rivières et des bois, on ne peut voyager sur du blanc qu'en hiver – en kométique ou en traîneaux à chiens – alors qu'en contrepartie on voyage en été en canot et donc sur du bleu? En inversant les conventions, les désignations et les légendes géographiques pour leur faire exprimer différentes

L'ÉCHAPPÉE GÉOPOÉTIQUE...

saisons sur un même plan, notre compère croyait donc que le personnage nommé « Gouvernement » (nom générique global attribué au Sud et aux Blancs, à l'époque) avait été assez futé pour avoir mis au point, à l'intérieur du même plan-cadre, une carte bi-saisonnière : le blanc étant réservé à l'hiver et le non blanc à l'été.

Si je rapporte cette anecdote c'est qu'elle me paraît exprimer une géopoétique avant la lettre. Celle qui est issue du regard non prévenu des lectures qu'il faut faire. Celle qui commande de se départir des codes imposés par la compréhension univoque du monde. Entre l'inconnaissance première et la distraction créatrice se trouve le pas qui permet une lecture initiale de la terre.

Il y a l'esprit, il y a les saisons.
Il y a les couleurs, il y a le paysage.
Il y a le langage pour le dire, il y a l'émotion pour le sentir.

Et qu'y a-t-il au juste entre les uns et les autres, pour revenir à la question posée en début de texte? Dans les coins extrêmes du Nord que j'ai fréquentés, j'ai mis du temps à comprendre que si l'homme a son langage, la terre possède aussi le sien. Ainsi, le nom attribué à une rivière n'est jamais le sien propre, mais son reflet à travers une désignation qui est la nôtre... c'est-à-dire le nom que l'homme attribue à la rivière ou à tout accident géographique en croyant qu'il est vraiment le sien. Si bien qu'en quittant une rivière, l'homme part avec le nom qu'il lui donne et la rivière demeure avec le sien.

Ainsi se formule le langage de l'esprit premier. Le chasseur qui quitte une rivière continue son chemin avec la désignation dont il a revêtu cette dernière, la rivière demeurant quant à elle dans son lit avec son propre nom. Nom qui jamais ne lui sera dévoilé si celui-ci n'apprend à écouter, à saisir la langue, le nom de la rivière. Qui bien sûr, variera avec le temps et l'espace comme les hommes, les animaux et la nature

JEAN MORISSET

elle-même. Si l'être-chasseur, si l'être-géographe chasseur de mots et de sentiments pérennes n'apprend pas d'abord à courtiser, à parler la langue de la terre, comment peut-il prétendre à la terre?

Comment peut-il prétendre à la terre s'il ne se prévaut de l'échappée géopoétique traversant l'atmosphère de l'inédit, et dont tous peuvent se saisir ou pas afin d'accéder à ce monde à demi perdu qui est le nôtre?